

NOSAKA Akiyuki

*Nosaka
aime les chats*

**Traduit du japonais
par Jacques Laloz**



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Dessin au sable
Les Pornographes
La Tombe des lucioles
La Vigne des morts sur le col des dieux décharnés

Titre original : *Wagahai wa neko ga suki*

© 1998, Akiyuki Nosaka

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Edition française publiée avec l'autorisation
de Akiyuki Nosaka, par l'intermédiaire
du Bureau des Copyrights Français, Tokyo

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : Dessins de l'auteur © Akiyuki Nosaka

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1315-2

ISSN : 1251-6607

Mon premier chat, Dada

Enfant, je n'avais que des chiens dans mon entourage immédiat. Envers les chats, j'avais un préjugé, un peu comme les gamins vis-à-vis d'un plat auquel ils n'ont jamais goûté, je ne peux pas dire que je les maltraçais, je n'en avais même jamais touché un seul. Il n'y en avait pas non plus chez mes petits camarades.

Printemps 1947, période de privations, nous avons perdu notre maison dans les bombardements, trouvé refuge dans la banlieue d'Osaka. Là, chez les fermiers dont les affaires étaient florissantes, le dernier chic était d'avoir des pointers, sans qu'on sût d'ailleurs où ils se procuraient les chiots.

Les chiens que j'avais eus à Kôbe étaient tous des bâtards : l'un d'eux, de petite taille, que nous dûmes faire piquer en 1942, répondait au nom de Bell. Ensuite, avec la guerre qui s'intensifiait, les chiens se firent rares en ville, jusqu'à disparaître tout à fait de notre vue. Néanmoins, quand survenait un raid de bombardiers, on percevait

des aboiements au loin, comme si ces bêtes retenaient leur souffle aux confins de la ville.

Les pointers étaient tenus en laisse dans la cour des fermes. C'est aux alentours du moment où j'aperçus leurs silhouettes détonantes dans ce genre de décor qu'un chat errant fit son apparition dans ma vie. Chez le camarade à qui j'étais venu rendre visite, j'eus la surprise de découvrir cet animal tout proche, dirigeant vers moi un regard de travers. Ventre creux comme je l'étais, je n'avais rien à lui donner à manger, mais je m'approchai, foulant ce qui semblait être son territoire de chat, je le cherchai du regard, sans vraiment d'intention. J'ignorais quel était son nom. Six mois plus tard, comme il avait été décidé que nous quittions Osaka, je vins chez mon ami pour lui faire mes adieux, lorsque l'animal arriva. Mon ami avait décrété qu'il s'agissait d'un mâle.

Je partais en pensant ne jamais revenir, et nous marchions tous deux en direction de la gare lorsque je m'avisai que Maître chat de gouttière nous suivait. Que ce soit une habitude de chien, je le savais, mais ne dit-on pas que dans la gent féline on n'en fait qu'à sa tête et on se tient à carreau avec les inconnus ?

Il gardait ses distances, se dissimulait dans l'ombre d'une baraque pour réapparaître en haut d'un mur, et lorsque nous arrivâmes dans la grand-rue, je le vis se laisser tomber résolument sur son derrière et entreprendre de lustrer sa

robe. De mon côté, quelque peu ému, je voulus lui faire une manière d'adieux mais je n'avais pas fait deux pas que déjà il s'était carapaté.

Trois ans passèrent, je retournai au village, lequel avait entre-temps acquis le statut de ville. Malade, mon ami était hospitalisé. La situation familiale faisait qu'il ne recevait guère de visites, devinai-je. Je me rendis chez lui afin de chercher des livres qu'il m'avait demandé de lui apporter, tombai sur ce fameux chat, devant sa chambre. Tous ses poils étaient à présent cendrés et il s'était passablement arrondi, ce que j'attribuai au fait qu'on trouvait plus aisément à se nourrir.

Il ne m'accorda pas un regard; impossible, cela va sans dire, que mon ami le garde près de lui à l'hôpital, mais il serait sans doute content si je le lui amenais, songeai-je, même si je ne voyais pas clairement quel genre de relation les unissait.

C'était ma première expérience et je ne savais pas comment m'y prendre. Dada, c'est le nom que nous lui avons donné, disparut dans la maison à je ne sais combien de reprises; chaque fois, panique générale. Encore tout menu, il se glissait par les interstices les plus étonnants dans les endroits les plus improbables, puis resurgissait tel un ninja, indifférent à l'émotion qu'il provoquait chez les humains, lapait son lait et s'endormait d'un coup.

Vint pour lui le moment de prendre femme. De quelque quatre mois plus jeune, Anju était elle

aussi une minuscule boule de poils. Notre mâle Dada ignorait que c'était là sa future compagne, lui témoignait beaucoup d'attentions, se couchait gentiment à son côté. Passons sur l'affolement qui fut le sien lorsque sa protégée se mit à le téter...

Je suis tenté d'estimer à pas moins de quinze ou seize les petits nés des amours de Dada et d'Anju. Nous n'avons gardé qu'une femelle, tous les autres ont été donnés. Là-dessus, heureux événement entre Dada et sa propre fille. Rebelote ensuite avec celle qui n'était autre que sa petite-fille, enfin avec son arrière-petite-fille, comme quoi il multipliait sa progéniture à l'instar d'un dieu de l'Olympe. Fût-ce de mettre trop de cœur à l'ouvrage, arrivé à sa septième ou huitième année, il prit un brutal coup de vieux, la fière crinière léonine qu'il arborait jusque-là se raréfia à l'arrivée de la saison froide, la chassie envahit ses yeux, sans pour autant qu'il perde de son énergie à défendre son territoire.

Un matin de février de je ne sais quelle année, Dada, désormais le plus souvent dans mon bureau, manifesta activement l'envie de sortir de la maison. Dehors, le sol était couvert de neige.

Si, comme dans la chanson ancienne, les chats, aux jours neigeux, demeurent confortablement blottis sous la table chauffante, les volumineuses boules de poils que sont les himalayens s'en donnent à cœur joie dehors en jouant les chasse-neige.

Dada se distinguait particulièrement par son amour de la neige. Avec l'idée de le laisser sortir, je jetai un œil vers lui, il me renvoya un regard insistant. J'eus alors la révélation : il voulait chercher un endroit où mourir. J'aurais pu le laisser à la maison, mais j'assumai et poussai la porte vitrée.

Il s'éloigna sur la neige peu abondante sans cesser de regarder par-dessus son épaule, disparut derrière un massif de fleurs, pour ne plus revenir.

Les animaux, dit-on, sentent venir la fin avec sérénité, ils se dissimulent pour mourir en sorte de ne pas laisser leur cadavre exposé à la vue de tous. J'ai fait deux fois cette expérience avec mes chiens. Cependant, bien que la comparaison soit malvenue, c'est Dada qui s'est montré le plus beau et courageux, le plus déterminé à l'heure fatidique. Quant à Anju, elle ne tarda pas à le suivre : renversée par une voiture, elle fut heurtée à la tête, revint toutefois jusqu'à la maison, et là, bascula sur le flanc.

Aujourd'hui vivent sous ce toit cinq chats et une chienne. Si cette dernière est un husky démonstratif en diable, ce qui n'est pas pour me déplaire, mes himalayens offrent pour leur part un large éventail de caractères et de tailles. Les chattes sont des mégères typiques. Quant aux mâles, bien que râblés, ils paraissent plutôt faiblards. Ils sont en permanence dans les jupes de ma femme, peut-être sont-ils dans l'air du

temps. Peu amènes à leur endroit, mes filles les traitent de « fils à maman ». Pour ma part, j'ai plaisir à les voir dormir affectueusement serrés les uns contre les autres, ou se bousculant sur la table de la cuisine dans l'attente de quelque chose à manger. Je m'oublie chaque fois à sourire. Par ailleurs, deux chats errants vivent aussi à l'extérieur. Je soupçonne l'un d'eux de se faire entretenir à mi-temps en divers endroits du quartier, car lorsque, surgi à l'improviste d'un de ses endroits dont il a le secret, il m'aperçoit, il se met à lisser son poil, l'air un brin embarrassé.

Tout fils à maman qu'il est, l'un de nos mâles entend vraisemblablement afficher qu'il est chez lui en épandant son odeur partout dans la maison, tout objet nouveau qu'il découvre sur le sol bénéficie de ce traitement. Un ballon de rugby à demi dégonflé me fait un oreiller idéal pour ma sieste. Si je commets l'étourderie de le laisser ensuite sur place, je le retrouve immanquablement compissé. Depuis cinq ou six ans, j'ai cessé de perdre mes cheveux en haut du crâne, peut-être, me dis-je, que ce qu'il dépose dans le creux de ce ballon-urinoir possède des vertus anticalvitie. Si tel est le cas, voilà qui serait tout bénéfique.

La demeure des chats

Jusque voici quarante ans, l'énergie de l'archipel était supportée souterrainement par son industrie houillère et sa main-d'œuvre de gueules noires fut logée dans des corons appelés *tanjû* à partir du milieu des années 1930 : maisons basses en bois, « 2 pièces-cuisine » dirait-on aujourd'hui. Un habitat qui laissait pour le moins à désirer, au sein duquel j'ai eu brièvement l'occasion de travailler, tandis que le charbon entamait son déclin, dans une modeste mine du Chikuhô, le bassin du Kyûshû le plus tôt guetté par les fermetures.

J'ignore ce qu'il en était durant la période de pleine prospérité, mais ce qui me frappa le plus dans ces logis aux murs effondrés et aux nattes éventrées, ce fut leur population de chiens et de chats, ainsi que les étagères à bonsaïs. Quand j'aurai dit que c'étaient là les seules distractions du lieu, j'aurai tout dit, quoi qu'il en soit, j'avais l'impression que chiens et chats étaient l'objet de soins de toute la communauté, les chats tout

spécialement, qui se dissimulaient partout alentour, des vagabonds qui révélaiient un fort taux de métissage de ce qu'on nomme persans de race et dont j'apercevais les silhouettes empreintes de distinction, quoique dégageant une impression de bêtes fauves, sur les toits comme dans les venelles de cette dévastation qui avait été une petite ville, une présence surprenante non pas tant par son incongruité que par ce qu'elle évoquait de détresse chez ceux dont le sort était désormais jeté, et pour eux, matin et soir, des vieillards, étonnamment nombreux comparés à ceux de la cité voisine, déposaient à manger à endroits fixes. Aux restes traditionnels de repas se mêlaient souvent des nouilles.

Arriva la fermeture du puits, le chômage pour tous les travailleurs, aggravé encore par la nécessité d'évacuer le logis. Finalement, bon nombre bénéficièrent de l'aide sociale, de l'aide au logement, et partirent vivre en ville. Impossible de garder un animal quand on vit en appartement, qu'allaient devenir leurs chiens ou chats après leur départ, il n'existait aucun endroit à proximité où l'on voudrait bien leur donner des restes de repas. Les chiens avaient toujours la possibilité de s'en aller, d'errer dans la nature, les chats, en principe, resteraient sur place. Les humains de toute cette région du Chikuhô, il est vrai, étaient confrontés à quantité de problèmes d'une autre gravité et il n'y avait personne d'autre pour se préoccuper

d'eux, mais une fois la mine fermée, je me rendis à plusieurs reprises dans les anciennes habitations désormais totalement désertées par leurs anciens occupants, et si je trouvais moins de chiens, en revanche, les chats demeuraient tels que je les avais connus, discrets et bien portants. Même pas amaigris. Le poil bien lustré, comme chez eux dans les courées où il n'y avait plus ni portes, ni *shôji*, ni nattes, ni *fusuma*. Par-ci par-là, des restes de pâtée déposée peu avant. On m'apprit qu'elle était préparée par un vieillard, ancienne gueule noire au chômage, ou plutôt subsistant de l'aide sociale, qui s'oubliait dans l'alcool toute la sainte journée et venait à vélo jusqu'à son ancien logis une fois par jour, sans jamais y manquer.

A la même époque, je m'envolai pour Rome. Si la ville a longtemps été dépourvue de métro, me dit-on, c'est que partout où l'on creuse, on tombe sur des vestiges antiques. Or, un tronçon venait de voir le jour : le Forum. Piliers, sols, autels, toutes constructions de pierre rappelant la splendeur antique, enfouies sous la surface, donc passablement plus bas que le niveau du sol actuel.

L'endroit était peuplé d'une multitude de chats. Au dire de quelqu'un du cru, les Romains ne sachant comment se défaire de leurs compagnons à poil venaient les y déposer, et comme les touristes leur donnaient à manger, leur nombre ne cessait de croître. L'endroit grouillait de siamois,

de chinchillas, de persans, d'abyssiniens, probablement achetés en animalerie – boutiques encore peu répandues même à Tôkyô voici une trentaine d'années –, bref, des bêtes de prix. Chez les singes, par exemple, les mâles s'affrontent souvent pour le poste de boss, mais cela ne semblait pas se produire chez les chats romains, du moment qu'ils avaient à manger. Les uns et les autres vivaient là nonchalants, dépourvus de cet aspect triste voire désemparé que présentent les chiens abandonnés.

Il y a six ans, une certaine municipalité entreprit de réaménager un îlot de maisons vétustes serrées les unes contre les autres. Alléguer la revalorisation sonne toujours bien, mais en fait il s'agissait pour les autorités de faire main basse sur les terrains et d'expédier les habitants dans des tours pour tirer le parti le plus efficace des sols libérés. Là aussi, il y avait toute une colonie féline. Personnellement, j'avais déjà des chats chez moi, je connaissais les corons, le Forum romain. Libre à eux de jouer les requins de l'immobilier, mais je m'inquiétais du sort des bêtes, je questionnai ceux qui étaient sous la menace d'une expulsion. A les entendre, on pouvait leur apporter de quoi manger.

J'allai donc négocier avec un fabricant d'aliments pour animaux de compagnie et j'appris que les articles défectueux étaient distribués à l'extérieur, principalement à des laboratoires

universitaires pour leurs cobayes. Serait-il possible d'en recevoir quelques-uns ? On me l'accorda fort volontiers. A un ami vétérinaire, ancien camarade de classe, je demandai de stériliser les femelles. Après quoi, pour parler avec les responsables de la ville. Vous entendez rénover, très bien, mais un nombre non négligeable de gens ne sont pas encore décidés à vider les lieux, leur fis-je remarquer, avant de demander qu'on laisse telle quelle au moins une de ces vieilles maisons, pour les chats, jusqu'à ce que la ville ait acquis l'ensemble des logements. De fait, allez savoir pourquoi, il se trouvait encore debout un pavillon relativement grand, tout seul au milieu de ce qui était à présent un vaste terrain vague, des chats y avaient élu domicile et les anciens habitants leur apportaient de la nourriture. Aucune action à plus long terme n'était envisagée.

Tandis que l'opération stérilisation se déroulait avec le concours de deux collègues vétérinaires, nous alimentâmes donc les chats avec des croquettes de préférence aux boîtes, ce pour des raisons pratiques. Pour le reste, si nous ne pûmes obtenir la création d'une réserve féline dans le style Forum romain, la maison en question resta intouchée les deux années qui suivirent. Quand des fuites sérieuses se déclarèrent pour cause de toit branlant, quelqu'un y étendit une bâche et s'installa dans la maison, tenant compagnie à quelques centaines de chats. Pour ceux qui se

retrouvaient maintenant dispersés aux quatre vents et logeaient là-haut dans les tours, il était malaisé de garder les relations qu'ils avaient auparavant. Malgré tout, grâce à ces chats laissés derrière eux, je sentais que les anciens voisins entretenaient leurs liens d'antan. Voici quatre ans, cette demeure des chats a disparu du jour au lendemain. Démolie par la municipalité. Plus de chats sur l'espace laissé vierge au-delà des palissades, aucun non plus aux environs des habitations où l'on continuait à faire de la résistance. Je connaissais la nouvelle adresse de ceux qui nourrissaient les bêtes, mais je n'ai pas eu le cœur d'aller leur rendre visite, je me suis surpris alors à évoquer la comédie musicale *Cats*. Et j'ai eu la vision chimérique de ces bêtes parties d'un même élan, je ne sais où, fonder une *Cats Commune*.

Le chaton abandonné

3 septembre, fin de journée : je cheminai avec Zizi au bord de la Kandagawa. L'été avait-il été trop chaud, lâchées non sans une certaine dose d'ostentation par les employés de la mairie d'arrondissement pour témoigner que l'eau avait été consciencieusement dépolluée, les carpes avaient un air dolent. Non, ce n'était pas la chaleur, mais probablement les pluies insuffisantes, encore que le niveau de l'eau ne se distinguait pas de celui que la rivière atteint en saison des pluies. Cette année, la chaleur a bon dos, elle est la source de tous nos maux, même s'il est vrai que la foire burlesque qui se joue entre nos politiques du quartier des ministères ne s'explique pas autrement.

Zizi a plongé le cou dans un buisson où, du fait du manque d'eau en contrebas, les feuilles sèches dominaient. Quinze jours plus tôt, elle s'était retirée de ces mêmes fourrés avec un chaton dans la gueule. Elle avait eu pour lui la délicatesse d'une mère, même si, d'en face, on devait croire voir un monstre dans ce husky sibérien de quatre

ans, vingt-huit kilos, qui le soulevait entre ses interminables mandibules crocodiliennes.

A peine Zizi l'avait-elle relâché que le chaton avait bondi et pris la fuite, ne me laissant voir qu'un pelage noirâtre.

Comme elle avait de nouveau ce comportement, je me suis penché sur le buisson et j'ai perçu alors le bruit de gorge menaçant si typique des félidés. J'ai rappelé Zizi. Peu après, comme s'il la suivait inconsciemment, est apparu un petit chat brunâtre et famélique, chancelant sur ses pattes en fil de fer. Sans paraître voir ni l'énorme chienne ni l'homme qui se trouvaient devant lui, il a poursuivi sa marche trébuchante sur l'allée piétonnière, en direction de l'aval.

Non qu'il fût un nouveau-né, simplement, pattes et poitrine étaient décharnées, et la tête minuscule. Sans y penser, j'ai fait passer la laisse dans ma main droite et soulevé la petite créature. Elle n'avait pas la force de résister. Mais chaque fois qu'elle voyait Zizi, elle crachait après elle.

La chaleur avait été forte durant la journée, le chaton devait fuir les rayons du soleil en se terrant dans ce fourré. Mais il n'y avait pas d'eau à proximité. Les bassins artificiels aménagés de loin en loin, au long de la promenade, étaient asséchés depuis belle lurette. L'endroit n'était pas non plus approprié pour obtenir à manger d'un passant, ou pour trouver des détritits dans lesquels fouiller pour dégoter sa pitance.

J'ai repris ma marche avec le chat contre ma poitrine, en me demandant où je pourrais trouver un endroit salubre pour un chaton abandonné, mais c'était perdre mon temps. Du moins ai-je réalisé que le déposer à la vue des humains équivalait à l'exposer à la merci des corbeaux, nombreux aux alentours. Je ne déteste pas spécialement la gent ailée couleur de jais, mais il m'est déjà arrivé de voir un chaton assailli par quelques-uns de ces gros becs et le spectacle n'était pas beau à voir. Plutôt que d'être réduit à un pareil état, le mieux pour lui était encore de finir dans la rivière.

Nous étions sur notre itinéraire de promenade habituel, aussi beaucoup de ceux qui connaissaient Zizi lui adressaient la parole. Ce faisant, ils s'apercevaient de la présence du chat que je portais dans mes bras. « Hé, il est bien maigre, dites-moi. » « Qu'est-ce qui t'arrive, minou ? » Je sentais qu'on s'inquiétait pour sa santé. J'ai eu aussi droit à une observation concernant mon initiative, jugée superflue.

Ma femme étant en voyage, je me suis dit que j'allais l'héberger pour la nuit et lui donner à manger tout son soûl. Nous avions déjà cinq himalayens. J'imaginai qu'il ne serait probablement pas possible d'accepter un nouveau protégé. D'une humeur massacrant, Zizi, excitée par la présence du chat, grondait et ne cessait de tirer sur sa laisse pour se ruer sur lui.

Une fois rentré, j'ai emmené le chaton dans le couloir menant à mon bureau, face au jardin, et je lui ai apporté les restes de repas des himalayens : riz mêlé de miettes de saumon, *kamaboko* au surimi et nourriture pour chats. Dédaignant cette dernière, il n'a pas tardé à faire place nette de tout le reste – peut-être bien la part de deux chats adultes – avant de se pelotonner sur lui-même. Je lui ai servi de l'eau, du lait, et j'ai sorti du débarras un carton vide où j'ai répandu du gravier de litière et je l'ai déposé près de lui.

Je n'aurais su dire le nombre de jours qu'il avait, ce tigré roux. A en juger par son ossature, je lui donnais six semaines. J'avais beau repasser devant mes yeux les premiers mois de nos himalayens, je lui voyais un poil d'une opulence très différente. Les oreilles étaient singulièrement grandes, l'œil droit présentait un peu de chassie, sa queue faisait un croc, ses moustaches étaient très courtes.

Notre fille aînée est rentrée. Je lui ai expliqué la situation puis proclamé que je me faisais fort de m'occuper de lui jusqu'à ce qu'il ait assez de forces pour vivre seul. Un ton que je n'aurais jamais eu devant ma douce moitié. Le temps de marmonner un début d'explication, j'aurais encaissé cette verte réplique : « Tu veux l'adopter, oui ou non ? »

Ma fille a appelé sans tarder sa mère à l'hôtel. Le verdict qui est tombé, m'a-t-elle raconté,

était : « Pas question d'un chat de gouttière ! » Puis, en réponse à son plaidoyer : « Mais il est si maigre ! – Eh bien, gardez-le. Je rentre tout de suite, de toute façon. » Pour soigner la chassie, une visite au vétérinaire s'imposait, et qu'on le fasse vacciner, au besoin ! Suivait une série de consignes débitées tambour battant : lui mettre un collier spécial antipuces, ne pas oublier que c'était un chaton et donc qu'il lui fallait une nourriture pour bébé, et surtout pas les rogatons des himalayens ! Dans la même soirée, coup de fil de ma femme : « C'est un mâle ? Une femelle ? – Je n'en sais rien. – Vérifie. »

J'ai examiné la petite bête sous toutes les coutures, mais comment aurais-je su distinguer un matou d'une femelle ? La preuve, croyant dur comme fer qu'un des himalayens était de sexe féminin, je l'avais appelé Clara, pour apprendre après coup qu'il y avait eu méprise, si bien qu'on l'avait rebaptisé dans l'urgence Kurata.

Après examen, ma fille a conclu aussitôt que c'était un mâle, et d'ajouter, à mon intention : « J'en connais un qui a une presbytie avancée. » Selon elle, les poils étaient assez courts, elle avait trouvé sans mal. Cela ne me faisait ni chaud ni froid, encore que, à la réflexion... Hormis nos deux matous himalayens en déficit de virilité pour avoir été élevés comme des filles, tous les autres étaient des chattes, et ce nouveau venu me redonnait de l'assurance au sein de cette

maisonnée à majorité féminine. « Puisque c'est un mâle, a décrété ma femme à son retour, appelons-le Charly, ça lui ira très bien. »

Charly a donc rejoint la colonie des cinq himalayens et du chien crocodilien dans le jardin ; il vit maintenant à mes côtés, fort virilement, même si l'aspect de grande maigreur qu'il présente a du mal à s'effacer.

Un demi-siècle et plus après avoir fini l'école primaire, j'ai ressorti mes crayons et j'en ai fait un dessin.